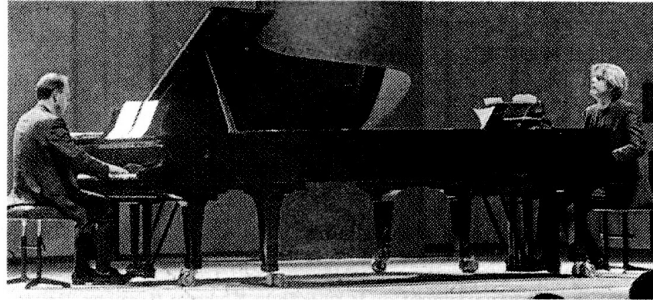


DNA / Région / Culture

Sélection

RÉCITAL / ANDREAS GRAU ET GÖTZ SCHUMACHER

Un charismatique duo de pianos



Andreas Grau et Götz Schumacher. (Photo DNA — Alain Destouches)

Fidèle au festival Musica, le récital de piano à quatre mains relaye une production vivace. Dimanche matin, Andreas Grau et Götz Schumacher honoraient le rendez-vous, salle de la Bourse à Strasbourg, en revisitant les maîtres, avec énergie et à-propos.

En 1906, dans sa deuxième symphonie de chambre, Schoenberg pousse la tonalité dans ses derniers retranchements. Sa transcription écrite trente ans plus tard révèle plus encore l'incroyable densité de cette partition aux nombreux virages mais à la structure altière et équilibrée. Le duo allemand fait la symbiose, donne sens à la rythmicité – en particulier dans des passages dansés très touffus –, et clairvoyance au contrepoint, fluidifie la ligne et rend grâce à la mélodie.

Dans un jeu de filiation très théorique, *Two* de John Cage semble lancer un ultime regard à une harmonie maintes fois repoussée par le compositeur américain. Les accords décomposés, presque debussystes, flottent dans leur résonance, comme recouverts d'un voile de poussière temporel.

En rupture, les interprètes avaient alors parcouru déjà le *Triptychon* de Steffen Schleiermacher avec une égale et intense énergie. L'hommage au peintre Max Beckmann, disparu en 1950, épouse les contours tragiques d'une vie marquée par la dépression et le déclassement – Hitler fera de Beckmann un «peintre dégénéré». La pièce hypnotise par le martèlement tétu de ses idées fixes : intervalles de seconde et de neuvième dissonants, note de mi répétée dans un effleurement, clusters épais du grave... Grau et Schumacher ne desserrent pas l'étreinte de ce texte compact et oppressant, parvenant à susciter chez l'auditeur une attente continuelle.

Couronnant cette consistante matinée, les œuvres de Ligeti nourrissent l'extraordinaire inventivité de sa composition pour le piano. Dans *Monument*, les octaves se superposent dans un mouvement swingué, découvrant une harmonie enfouie. Puis Reich et Riley participent d'un *Autoportrait* humoristique, résumé par un clapotis irrégulier, où apparaît le final parodique de la *Deuxième sonate* de Chopin. La pièce ultime, indiquée *In zart fliessender Bewegung*, suit une époustouflante progression, magnifiée par les interprètes : une nappe réverbérée se nimbe d'un contrepoint complexe et de son cortège d'arpèges, dans un roulis ascendant teinté de mysticisme.

Christian Wolff